

## **Chassez-moi ce vieux Moulin et place pour les voitures**

De manière sans doute légitime, on était comme fou. Chacun voulait sa voiture. Que diable, on était resté canfouiné dans son village ou dans sa vallée, il était temps de prendre un peu le large.

Les voitures se multipliaient chaque année. On construisait des garages en masse, pas souvent bien jolis, jolis, du préfabriqué dans la plupart des cas, du bon marché qu'il faudrait sérieusement retenir quelques années plus tard.

Les routes devaient être restaurées, ce qui n'était pas un mal. Les premiers goudronnages des années trente étaient déjà usés. Il nous fallait aussi des bordures de trottoirs en ordre.

Bref, il fallait cupesser un peu ce village trop tranquille. Et surtout pour celui-ci, en son cœur, place de la laiterie – église – restaurant du Cygne, supprimer le Vieux Moulin qui gênait terriblement le carrefour au fond de son vallon. On allait faire mieux en le supprimant et en taillant une belle courbe en direction du Haut du Village, soit la route de Mouthe.

Ainsi fut fait. Le soussigné en était témoin, d'où une composition sur le rouleau compresseur, alors que celui-là était là pour damer la route, puis pour lisser le goudronnage qui suivait.

Dans les années soixante, mon village se pourfendait, le progrès nous était tombé sur la tête. Il y avait urgence. On avait attendu ça depuis un demi-millénaire au moins. Alors ce ne fut plus que démolitions, élargissements, comblements, rectifications. Il faut tout de même le signaler, ils nous firent quelques beaux murs au haut du village. La frénésie avait égaré en ces travaux quelques tailleurs de pierres qui avaient fait là de la belle ouvrage. Par-dessus le tout du goudronnage en veux-tu, en voilà. Les années soixante ont l'odeur du goudron. Ça fumait sur les routes de mon village traversé par des machines énormes qui crachaient cet enduit noir et collant. Des hommes étaient là, torses nus, plus bronzés que des nègres, qui marchaient sur le goudron brûlant avec des plaques de bois sous leurs souliers. Et tous ces travaux se passaient pendant que nous étions à l'école primaire. De temps en temps, quand les machines s'étaient rapprochées, nous pouvions suivre le spectacle par la fenêtre. Vint un jour poser sa masse énorme sous le marronnier du collège, un rouleau compresseur, machine essentielle de cette époque où l'on cupessait le village. «Voilà un beau sujet de composition», pensa le régent. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le rouleau compresseur nous occuperait un petit bout de la matinée. Saurais-je dire mieux aujourd'hui par mes souvenirs qu'autrefois derrière ma table, à côté de la Jacqueline W\*\*\* ou de Six-Sous?

Voici ce que j'avais écrit; c'est daté du 13 septembre 1958. J'avais onze ans:

## LE ROULEAU COMPRESSEUR

*Ce matin, un bruit sourd mais rythmé nous parvient de la route: c'est le rouleau compresseur qui passe.*

*Le rouleau a fait halte sous le marronnier de la cour. A la sortie de l'école, nous allons l'examiner de près. C'est un véhicule pesant, mastoc, et surtout le plus lent de tous. En ce moment, le chauffeur, un ouvrier bien sympathique, ouvre la porte du foyer ou flamboie un brasier ardent. A l'aide d'une pelle il jette du charbon au milieu des flammes. Aussitôt une fumée opaque, épaisse et âcre, s'échappe de la haute cheminée.*

*Maintenant le chauffeur prend place devant ses commandes. Il jette un coup d'œil derrière lui, abaisse le levier, et le mastodonte se met en mouvement. Du poids de ses onze tonnes, il va aller aplanir la route en réparation.*

Présentement je note:

L'impressionnante machine était là, dans les rues, qui participait à ces travaux de rectification. Qui aplanissait la caillasse, le gravier et les sables. Lente, mais terriblement puissante. Arrêtée sous le vieux marronnier de la cour, on la contemplait avec attention, étonnés de ces roues monstrueuses qui vous écrasent les pierres les plus dures sans qu'il y paraisse et vous les transforme en semoule. En marche de l'eau y coule, pour éviter que les matériaux ne s'y colent. Et comment fonctionne-t-il, ce mastodonte? A vapeur, comme une locomotive, on l'a vu plus haut. Mais un fou de technique, un Binoce si vous cherchez l'exemple, qui l'avait à coup sûr regardé dix fois plus longtemps que moi, saurait vous donner plus de détails que je ne peux le faire.

Avec tout ça ils vous comblaient le vallon de La Sagne, partie inférieure, au fond duquel depuis des temps immémoriaux — puisque ce fut même là la première construction du village — se tapissait le vieux moulin, long et large, avec son neveau au levant. Que pouvait représenter une bâtisse aussi vieille, de surcroît abandonnée, dans cette euphorie générale où l'on aurait volontiers démoli toutes les vieilles baraques du canton que l'on méprisait pour les remplacer

par des maisons neuves qui n'auraient été que misère du point de vue architectural. Encore beau qu'à cette époque-là ils ne nous aient pas rasé la Dent-de-Vaulion !

Là-bas, au vieux moulin, ils avaient commencé par l'arrachage des tôles qui recouvraient encore les vieux tavillons. Puis ceux-ci avaient été enlevés comme le furent aussi les planches qui les supportaient. La charpente apparaissait à nu qu'on démolirait bientôt. La maison perdit son toit, puis son galetas. On voyait à l'intérieur des chambres que la pluie maintenant pouvait inonder, avec des plâtres qui s'effritaient. On travailla bientôt à la machine, ça allait plus vite. Les murs ainsi croulèrent, ensevelissant sous eux tout un pan de notre enfance. Même les décombres qui peu à peu disparurent sous les débris d'autres chantiers et les déchets du Restaurant du Cygne qui se tient près de là, de l'autre côté de la route, avec des capsules de bouteilles, des bouchons, des mégots de cigarettes, des paquets torchonnés qui, dépliés, entreraient dans notre collection, à mon cousin François et à moi.

Cette mise au tombeau fut lente au début, puis, à mesure que l'heure des grands travaux de restructuration du carrefour approchait, elle s'accéléra. Ils en déchargeaient des bennes pleines, sans arrêt, jour après jour. Le vieux moulin, au fond de son vallon, derrière la laiterie... Il eut l'honneur, après avoir abrité longtemps la famille d'Annette Dépraz, de connaître beaucoup de nos jeux d'enfants. Parties de cache dans l'immense grange parfaitement vide, exploration approfondie du rez-de-chaussée, avec la cuisine sous laquelle coulait, disait-on, le ruisseau de la Sagne. Puis des chambres de l'étage et le galetas où Octave mettait ses fourches de bois entre deux saisons de foin. Au vent était le poulailler à Tiétié.

Ce vieux moulin, au cours des âges, n'était pas monté à la lumière. Car combien de fois n'avait-on pas rehaussé les routes qui l'entouraient, pour permettre une circulation plus aisée ? Et ma foi tant pis pour ceux que l'on enfouissait peu à peu. Nous avons nous aussi participé à ce déclin. C'est un objet qu'on ramasse dans une des pièces, un buffet dont on arrache la porte, une fenêtre qu'on enfonce. C'est encore la Masse qui jette des cailloux dans les vitres du côté du vent, depuis la barrière métallique plantée sur le mur du poulailler.

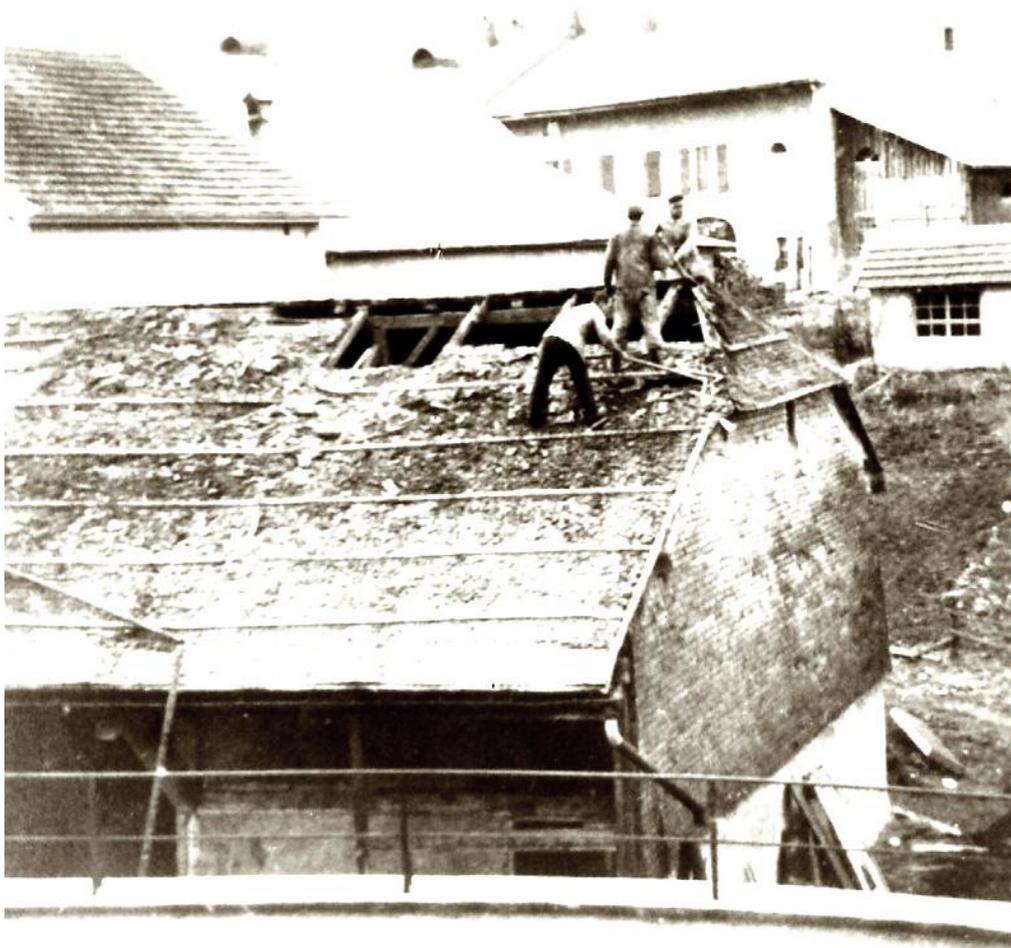
\* \* \*



Le Vieux Moulin. Il serait détruit et le vallon comblé. Place aux voitures et une station de distribution d'essence gérée par le père Meyer, à voir plus bas.



Le vieux Moulin vers 1959, juste avant sa démolition. Pauvre vieux moulin !



Mais allez-y donc, les gars, fichez-moi en l'air cette vieille baraque ! On y a joué !



Voilà, reste plus qu'une vaste cavité que l'on va combler incessamment avec des matériaux inertes, restants de démolitions d'autres vieilles maisons sans doute ! Le Cygne proche y mettait ses déchets.

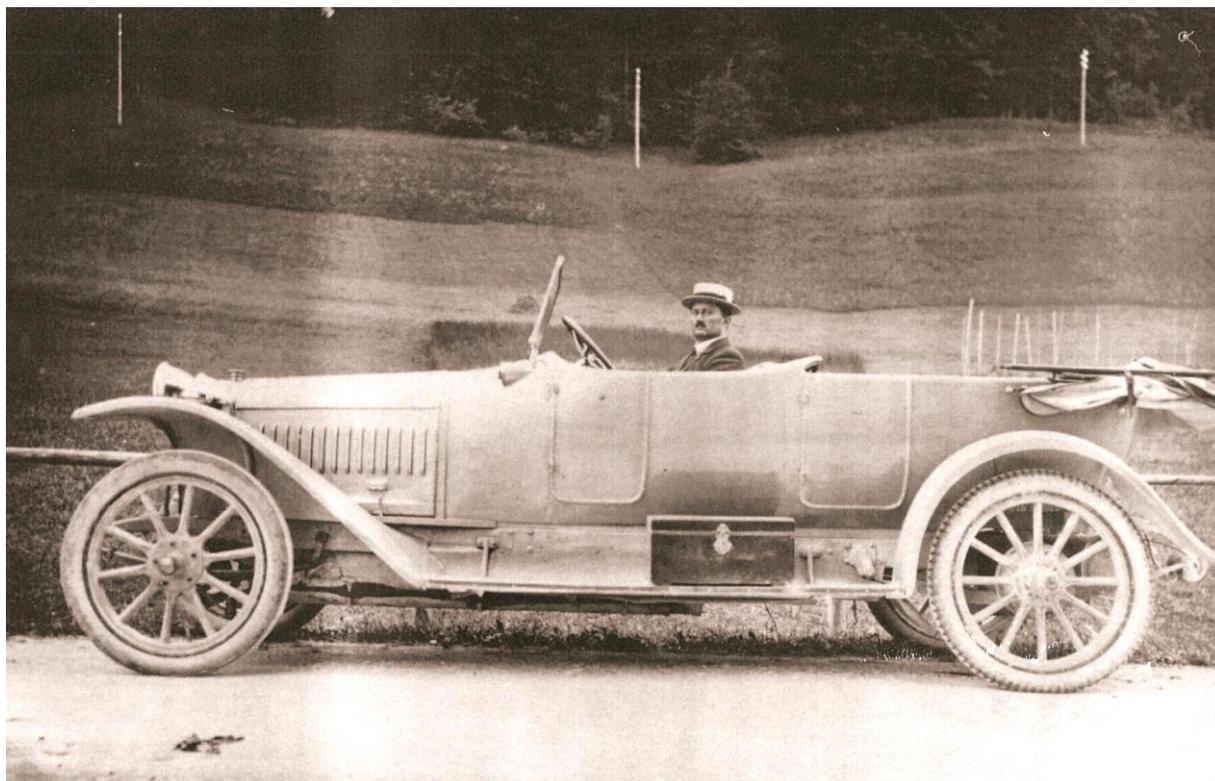


Et les voitures française défilent. Une station juste à la frontière, ça graine ! Boulangerie à gauche, forge à droite, au pied de laquelle le père Meyer a dressé une cahute où il peut se tenir le dimanche. Mais faites attention, la porte est basse, si vous le ne le voyez pas, vous sentirez votre douleur en vous cognant le front dans le montant supérieur. C'est contre la paroi de ce pavillon qu'est placé ce fameux thermomètre qui marque toujours deux degrés de moins que celui de l'église, d'où d'éternelles discussions avec le propriétaire qui affirme que le sien est le seul juste !

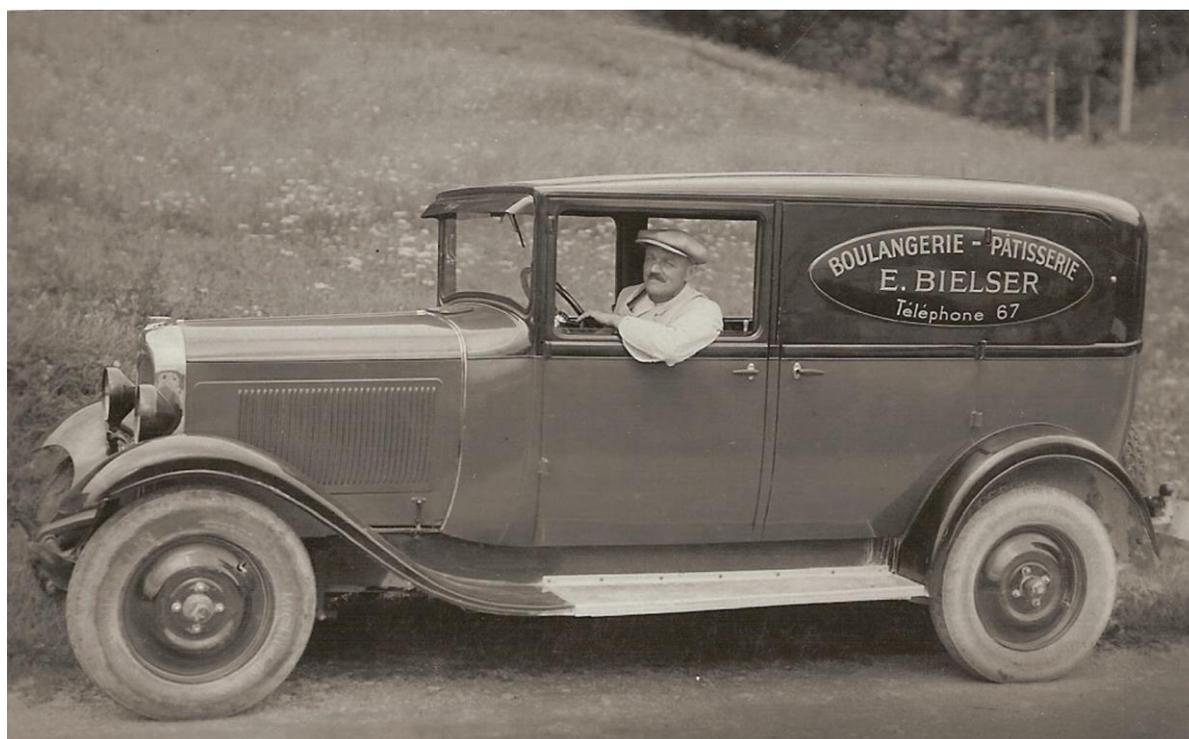


Les petits-enfants du forgeron.

**Et voyons voir maintenant ces vieilles voitures...**



L'une des premières, celle de Charles-Louis Rochat, industriel de la pierre fine. Une sacrée caisse !



Celle du boulanger Emile Bielser. Elle a de la gueule !



Pour revenir plus en arrière, voici avec quoi l'on pouvait se déplacer. Ici les municipaux de la commune du Lieu embarquent pour aller faire une visite au Poteau, zone frontière avec la France.



Et voici cette fameuse place – là où se passe actuellement au mois de septembre la fête du vacherin – en un hiver plus que correct. La « turbine » s'est arrêtée devant le Cygne, sans doute pour permettre à ses utilisateurs d'aller se « rincer la dalle ». Il est 2 heures moins dix. Ne serait-ce pas un peu trop vite, Messieurs !



Une photo en apparence banale. En réalité elle nous en apprend beaucoup. On est en 1959. Le Vieux-Moulin n'existe plus alors que toute la place de l'église est en chantier. On refait les bordures des trottoirs, et au Haut-du-Village la route sera retaillée, avec construction en bordure de mur de pierre. Et ça sent le goudron !



## Et maintenant en route avec la Land Rover et la grand-mère pour un joli voyage

Juste sommes-nous ressortis de chez Femil...

Après ce long séjour dans la pénombre, ressortis de la cuisine et du long corridor, la clarté de la rue nous paraissait resplendissante.

\* \* \*

Quand mon père n'avait pas son side-car, nous devions les seules évasions à la plaine à l'oncle Samuel qui conduisait la vieille VW noire ou la Land-Rover, véhicules possédés par mon grand-père qui n'était plus d'un âge à passer un permis. «Trop vieux», disait-il lui-même. La VW noire avait deux petites fenêtres à l'arrière, plutôt des borgnettes jumelles, et son intérieur sentait le simili-cuir, le moteur et la benzine. Vous auriez vomi rien qu'à mettre la tête là-dedans. Et nous, nous y montions quand même, et de plus, par obligation, nous nous installions à l'arrière. Et vogue la galère. Le Molendruz avait cent virages en épingles à cheveux qui nous offraient, projetés les uns contre les autres, un supplice des plus raffinés, genre de mal de mer qu'amplifiait encore des impressions de claustrophobie.

Nous préférons naturellement la Land-Rover, prononcez Landrove. Elle avait une carrosserie vert foncé, celle-ci bâchée d'une forte toile d'un vert plus clair. Nous prenions place à l'arrière, sur les banquettes sans coussins qui laissaient apparaître, par une usure déjà conséquente, l'aluminium de la carrosserie.

La Land-Rover servait à tout. On y entassait des bottes de paille, des chaînes, du bois, des veaux morts ! Elle tractait des chars de foin vides ou chargés, elle actionnait la tourneuse, elle aurait même pu faucher à ce qu'il paraît. Et quelques trop rares fois elle nous emmenait à Pully où habitaient l'oncle Emile, la tante Ada et les deux cousins. Qui nous avaient tant parlé de chez eux lors de leurs vacances parmi nous, que nous voulions voir enfin où ils vivaient, et quels livres — plutôt des bandes dessinées — et jouets ils possédaient.

La ville... avec ses possibilités infinies. Ils se rendaient à l'Uniprix où ils achetaient des articles pour presque rien dont nous, nous aurions fait notre bonheur. François parlait de chez Randall, un marchand de farces et attrapes qui curieusement n'avait pas le goût de la plaisanterie !

Le voyage était long sur les routes d'alors, sinueuses et bossues. Nous étions heureux d'arriver et de nous dégourdir les jambes dans un jardin où il y avait de grands arbres et beaucoup de verdure. Puis de monter dans cette maison locative au corridor frais dont ils occupaient le deuxième ou troisième étage. Comme c'était dimanche, l'ambiance était particulièrement morose. Nous nous y trouvions un peu hors du monde, mais heureux quand même, car cette sortie, pour nous qui ne voyagions pour dire jamais, c'était la grande évasion, presque l'aventure.

Notre grand-mère, qui plus que nous encore aimait les déplacements, nous avait accompagnés. Quoiqu'elle vécut toute sa vie à la montagne, elle avait des goûts de bourgeoise, et il lui plaisait de faire des courses en ville où elle remplissait son cabas. Elle se rendait à la droguerie du Lion d'Or où elle achetait des éponges synthétiques orange que mon père servait pour frotter ses vacherins à la cave. Entre ces promenades goûtées avec délectation et monter sur la Muratte avec le grand-père, le choix aurait été vite fait. Lausanne avait son attrait. Tandis que le grand-père, de tout ça, de la ville comme des courses, il s'en fichait éperdument. Pour lui la vie était dans son village, près de sa porcherie ou là-haut sur sa montagne. Il y montait à pied, poussant son vieux vélo noir sur la pente trop raide du Haut-des-Prés, engin qu'il réduisait sous le couvert du Chalottet pour ne le reprendre qu'en fin de journée, quand il redescendait au village. Dans le fond les paysages les plus connus ne sont-ils pas les plus aimés ?

Une fois que nous étions descendus à la ville, la troupe Knie donnait ses représentations sur la place de la Riponne, journée que je n'ai pas oubliée. Nous y avons découvert toute la magie extérieure du cirque, avec l'immense tente, les roulottes, et puis l'odeur fauve et forte des animaux. Les cousins avaient déjà vu le spectacle, ils nous racontaient. Nous avons eu quelques instants l'espoir d'y aller à notre tour, supposant que pour une fois, une seule et unique fois, ils nous auraient donné ce plaisir. Hélas non, juste avons-nous eu droit à la visite de la ménagerie en laquelle nous ne goûtions à rien, les yeux obstinément fixés sur la grande tente qui, pas très loin, nous le savions maintenant, ne nous accueillerait pas. Question de temps ou d'argent ? Comme complément au cirque, oui, la ménagerie-

rie, ça aurait pu aller, mais non comme plat principal... Ô désespoir. Les larmes me montèrent aux yeux. Non, l'immense et magique tente, dont nous voyions déjà l'entrée absorber des parents qui tenaient leurs enfants par la main, ne nous verrait pas encore cette fois-là.

Ô cirque, Ô cirque magique, Ô lumière, Ô musique, Ô clowns et rires d'enfant, animaux somptueusement décorés qui se présenteraient bientôt dans le rond de sciure... nous laissions tout cela derrière nous alors que nous remontions à la Vallée.



La Land Rover du grand-père que seul sait conduire son fils Samuel. Il redescend de l'apage avec une boille remplie de crème qu'il emmènera à la gare du Pont.